

Jean-Michel Archaibault : *Les Cométaires d'Aurigalle*

*A Maurice Limat,
" Par le fer et la magie "*
dans le sillage d'une comète oubliée...

Août 1772

Les sabots des chevaux glissaient sur le pavé inégal et ruisselant, tant il pleuvait depuis la fin de la soirée. De sourds grondements roulaient parfois dans le ciel et les coursiers, inquiets, hennissaient de terreur tandis que le cocher s'évertuait à les calmer, tirant autant qu'il le pouvait sur les rênes.

Il leur parla, les encouragea, et sa voix réussit ce que la violence n'obtenait guère. Le carrosse s'arrêta dans un formidable grincement d'essieux.

On était arrivé.

De la voiture, un appel féminin monta.

— Vite, Lucas !

— Je viens, Madame.

Cette rue du vieux Versailles était tout de même un peu éclairée. L'un de ces réverbères installés à l'initiative du feu roi Louis XIV, moins d'un siècle plus tôt, jetait une lumière sinistre et mouvante mais efficace, tout en se balançant entre les deux filins auxquels il était pendu.

Lucas dépliâ le marchepied. Enveloppée dans l'un de ces dominos à la mode méditerranéenne fort prisés par les belles dames en mal d'aventure, en ce monde d'intrigues, une femme sortit du carrosse.

Derrière elle, un minois timide se montra.

— Madame la marquise... J'ai peur... Je voudrais vous suivre...

— Non, Lise, reste là. Où je vais, nul ne doit m'accompagner.

— Mais, Madame...

— Tais-toi ! Restez là, tous les deux...

La marquise foulait de son pied fin les pavés grossiers, s'éclaboussant à chaque pas, se tordant parfois la cheville. Demeuré près de la portière, Lucas la regarda s'éloigner.

— Chien de temps... jura-t-il.

Lise soupira, et le cocher lui tapota la joue.

— Allons... elle va revenir, ta maîtresse !

— Ah ! fit la soubrette. Je ne sais pas pourquoi, mais quand elle se rend dans cette maison, j'ai une de ces peurs...

Lucas eut un rire un peu égrillard.

— Elle a bien le droit d'avoir un amant, non ? Toutes les dames en ont un, depuis que règne le Bien-Aimé. Et toi, Lise, tu es comme les autres...

Il se haussa un peu et risqua un baiser sur le nez de la jeune fille.

Elle aurait sans doute cédé si un formidable coup de tonnerre n'avait éclaté à cet instant. Elle eut un petit cri effrayé et se rejeta en arrière, au fond du carrosse.

Lucas leva le poing vers la voûte céleste.

— Un temps pareil, en été ! C'est à cause de cette damnée comète... Ah, le diable nous en envoie de belles...

— Le confesseur de Madame dit comme ça que ce n'est pas la faute au diable. C'est le bon Dieu qui veut nous inciter à la pénitence...

Lucas allait répondre quelque chose, mais le tonnerre gronda encore. Bien que l'on vît quelques étoiles à travers une échancrure dans les nuages noirs qui défilaient, le cocher reçut soudain une telle averse qu'il s'empressa d'attacher les chevaux à une borne et de chercher un refuge provisoire dans la voiture, auprès de Lise.

Il était persuadé que la marquise serait absente un bon moment. Et il n'avait pas tort, ce brave Lucas. Il aurait tout le temps nécessaire pour lutiner la soubrette, en cette nuit de l'été 1772 où, pour l'intérêt de quelques-uns et la terreur du plus grand nombre, les astronomes annonçaient le passage d'une énorme comète à proximité de la Terre...

La marquise avait marché une vingtaine de pas avant d'arriver devant un hôtel particulier déjà ancien, dont la haute porte d'entrée et toutes les croisées étaient hermétiquement closes.

Elle gravit un petit perron, aussi glissant que la chaussée sous toute cette pluie, et frappa selon un certain code.

Le vantail s'écarta, la marquise franchit le seuil, puis tout se referma dans le plus grand silence.

Au-dehors, l'orage redoublait.

La jeune femme pénétra en frissonnant dans un vaste vestibule désert, seulement éclairé par un candélabre à quatre branches qui trônait sur un guéridon.

Elle tremblait un peu lorsqu'elle se débarrassa du domino à présent inutile. Tout le charme de ses traits juvéniles apparaissait maintenant. Elle était jolie, artistement maquillée. Pourtant, son visage piqueté de l'inévitable mouche semblait empreint d'une farouche volonté, et ses beaux yeux sombres brillaient d'une fièvre étrange.

Elle saisit le chandelier, se dirigea vers le fond du vestibule, passa dans un petit salon et alla tout droit vers la haute cheminée.

Après avoir posé le flambeau sur le manteau de marbre, elle s'examina un instant dans la grande glace qui le surmontait.

— Il le faut, murmura-t-elle. Les astres sont avec nous, Wollis me l'a affirmé. Et cette fois, nous réussirons...

L'un des murs du petit salon était fait d'un unique miroir, qui descendait jusqu'au plancher. La marquise reprit le candélabre, se dirigea de ce côté et, décidée, heurta directement l'immense glace.

Elle attendit quelques secondes. Puis le panneau tout entier commença à se soulever et monta dans l'encastrement qui jointait le plafond.

Le chandelier en main, la marquise resta un instant immobile devant le gouffre d'ombres qui s'ouvrait face à elle.

Un homme était là. Vêtu à la française d'un habit de velours noir, portant une perruque à la mode, et tenant une lanterne sourde.

La jeune femme voyait son visage triangulaire, à demi éclairé par la lumière tremblotante, et ses yeux brillant d'une fièvre au moins égale à celle qui consumait sa visiteuse.

— Eh bien, Madame, hésiteriez-vous ? C'est le grand moment, pourtant !

— Vous me l'avez promis, Wollis.

— Et je tiendrai parole, marquise.

— Vous m'avez déjà souvent fait de tels serments... Mais l'expérience a raté... Je vous ai fait confiance, Wollis, je vous ai protégé. Des magiciens sont parfois bien en cour, quand d'autres sont parfois voués aux tribunaux... Vous me devez beaucoup, Wollis...

L'homme en noir s'inclina.

— Croyez bien, Madame, je...

Elle l'interrompit d'un geste.

— Je ne vous demande pas de belles paroles. J'en ai assez entendues, jadis, dans l'entourage du roi et ailleurs... Que de fadaïses... Il faut réussir, Wollis !

— Cette nuit, Madame, le ciel nous aidera. N'oubliez pas que la comète sera au rendez-vous...

Instinctivement, tous deux se turent. L'orage grondait encore et des échos leur en parvenaient, à peine assourdis.

Wollis fit signe à la jeune femme de franchir le seuil. Derrière elle, le panneau-miroir se remit en place, masquant l'ouverture secrète.

L'homme en noir souffla la flamme de la lanterne sourde qu'il posa sur le sol, puis il prit le candélabre des mains de la marquise, précéda sa visiteuse et la guida. Tous deux descendirent un escalier tournant qui les conduisit, à hauteur d'au moins deux étages de cave, face à une porte en architrave.

Vieux d'un bon siècle, l'hôtel particulier avait assurément été construit sur une bâtisse encore plus ancienne. Car ce genre de souterrain fleurait son Moyen Âge.

Maintenant, les deux personnages ne pouvaient plus entendre la fureur des éléments.

Ni être entendus, ni vus de quiconque.

— Courage, Madame, nous touchons au but... Vous m'avez protégé, c'est vrai. Vous m'avez confié votre fortune. On vous a jadis trahie, abandonnée, bafouée... Mais moi, Wollis, je vais vous donner la plus éclatante des revanches. Par mon pouvoir, vous allez devenir la maîtresse de deux créatures d'exception. Deux êtres qui vous serviront, je ne dirai pas corps et âme, puisque le second de ces deux éléments leur manquera, mais plus fidèlement que toute personne humaine... Marquise, vous allez assister à la naissance de la vie... Et cela, hors de la volonté du Créateur du monde...

Ils pénétrèrent dans un caveau voûté où brûlait l'un de ces fourneaux tant prisés des alchimistes. Quelques-uns sévissaient encore alors que finissait la vie de Louis XV, et que Madame du Barry tentait bien piètrement de remplacer l'inoubliable Pompadour.

Cornues, alambics, éprouvettes, tout l'arsenal classique des magiciens encomrait cette crypte où il jetait des reflets variés, impressionnants et animés, au gré des flammes qui dansaient dans le foyer.

Wollis s'éloigna vers le fond de la vaste cave, dont un rideau sombre masquait une partie.

— Ils sont là... chuchota-t-il.

— Et ils vivent, Wollis ?

— Non, pas encore. Ils *sont*, c'est tout. Il leur manque l'étincelle, la petite étincelle...

— N'est-ce point sacrilège, Wollis ? N'allons-nous pas tenter d'imiter Dieu et, ce faisant, de mettre nos âmes en péril ?

— Il n'est plus temps de reculer, Madame... Ce qui a fait défaut jusqu'à présent pour parfaire mes expériences, dont les échecs m'ont attiré tous vos reproches, c'est l'apport des forces cosmiques... Or, cette nuit, la comète passera au-dessus de la France, de Paris, de Versailles surtout...

— Et vous croyez que... cela réussira ?

— N'en doutez plus, Madame !

Le magicien tira le rideau d'un seul coup. Et la marquise demeura muette devant ce qu'elle découvrait.

Deux immenses bocalux de verre apparaissaient, hauts l'un et l'autre d'un peu plus de cinq coudées.

Ils reposaient sur des socles semblables à des guéridons bas, à quatre pieds en griffes, et étaient emplis d'un liquide à la légère coloration verte.

Dans chaque bocal, comme suspendu entre deux eaux, stagnait un être humain, nu et immobile.

A droite, un homme. Et à gauche, une femme.

Ces corps étaient d'une formidable beauté, parfaitement harmonieux. Assez musclé, pour celui de l'homme. Svelte et gracieux, pour la femme, sans mièvrerie, avec d'agréables rondeurs.

Les têtes étaient également jolies mais les yeux demeuraient clos et les cheveux, plutôt longs, flottaient avec élégance dans le mystérieux élixir où ces deux êtres baignaient tout entiers.

La marquise songeait. Et elle doutait.

De telles créatures, de tels monstres merveilleux fabriqués par les arts secrets du savant Wollis, elle en avait déjà vus à deux reprises, dans ces mêmes bocalux.

Hélas, le magicien avait eu beau prétendre qu'ils allaient s'animer et vivre, devenir les serviteurs de la marquise ainsi promue au rôle de demi-déesse – puisqu'elle pourrait leur suggérer toute pensée à son gré et leur faire effectuer tout ce qu'elle désirerait –, il n'en était pas moins vrai qu'à ces deux précédentes tentatives, le résultat avait été navrant.

Non seulement, en dépit des actes variés auxquels s'était livré Wollis avec un singulier appareil qui imitait la foudre, les deux ludions n'avaient pas bougé, mais encore, même s'ils avaient paru faits de chair et magnifiquement réalisés, ils n'avaient pas tardé à se décomposer puis à tourner en pourriture.

Or, cette fois, le magicien était formel. Le passage de la comète allait permettre, sans défaillance, d'arriver au but avec ce troisième essai.

Le savant avait posé le candélabre sur une table de marbre, justement à côté de cet appareil à étincelles qui faisait si peur à la marquise. Comme toutes ces choses pour lesquelles elle avait englouti des milliers d'écus, tous ces accessoires relevant de ce qu'elle tenait pour magie mais qui, déjà, procédaient de la science empirique.

Wollis commença à travailler tandis que la jeune femme demeurait assise sur un tabouret, entre l'athanor et les bocalux qui abritaient les ludions humains.

Au-dehors, l'orage s'apaisait un peu. Les déchirures des nuages se faisaient plus vastes, et des étoiles scintillaient au-dessus de la ville ruisselante de pluie.

Lise soupirait d'aise dans les bras de Lucas.

Il se montra soudain plus audacieux, et elle murmura :

— On pourrait nous voir...

— A cette heure ? Tout le monde dort ! Et puis, on a dit cent fois que la comète allait passer, cette nuit... Les gens en sont terrifiés, et ils sont tous claquemurés chez eux...

— Mais il y a toujours des curieux, tu sais... ajouta-t-elle sans grande conviction.

— Tu veux la voir, toi ?

— Oh non ! J'aurais trop peur...

Et Lise se rejeta au fond du carrosse, ce qui faisait parfaitement l'affaire du sieur Lucas.

Discrètement, il écarta le rideau de l'une des portières et risqua un œil. En effet, la comète arrivait. Le formidable phénomène céleste commençait à apparaître dans le ciel de Versailles.

A cet instant même, dans la cave, la marquise suivait l'expérience de Wollis avec une fébrilité et angoisse.

L'habit largement ouvert et les manches de dentelle retroussées, il s'affairait autour de son appareil électrique et ajustait simultanément un curieux miroir rond. Il l'invita à regarder dedans et, par quelque magie, elle y vit se dessiner un fragment du firmament.

A travers les nuages sombres qui s'effiloçaient de plus en plus, et parmi le champ des étoiles qui redevenaient visibles, une lumière mouvante se manifestait, une tache de clarté de plus en plus grosse, derrière laquelle s'étirait une longue traînée nébuleuse.

— Wollis... Wollis... La comète...

— C'est bien vrai, marquise... Alors, daignerez-vous me croire ?

— Oh, Wollis... Vont-ils enfin...

Elle s'interrompit, saisie d'effroi, puis hurla :

— Ils ont bougé !

La sueur au front, le magicien tourna la tête vers les ludions.

Pas de doute possible, ils commençaient à remuer, à s'animer l'un et l'autre.

Wollis émit alors un grondement de triomphe, et réitéra l'envoi de chocs électriques.

La comète était passée et passerait au-dessus de bien des localités de la Terre. Mais là, elle était presque à l'aplomb de la cité royale.

Muette d'émotion, la marquise s'était levée et observait l'inconnaissable, le prodigieux miracle.

Car les deux êtres ouvraient les yeux, commençaient à s'agiter, semblaient se mettre à nager dans l'élixir vert.

— Wollis... On dirait... On dirait qu'ils veulent sortir de leurs prisons de verre...

— Ils ne le peuvent pas, Madame ! C'est nous qui allons les en faire sortir... Ah, puissances cosmiques, vous m'avez enfin exaucé...

Le magicien s'éloigna vers les boccas géants.

Et un double cri d'épouvante résonna dans le laboratoire.

Alors que la comète atteignait le zénith, les deux récipients transparents explosèrent.

Un flot de liquide épais déferla sur la marquise et son compagnon. Une volée d'éclats de verre, dont certains étaient aussi tranchants que des lames de faux, fut catapultée sur eux. Criblés de ces impitoyables projectiles, ils s'écroulèrent en suffoquant dans le torrent d'élixir vert qui se striait de filaments sanglants.

Sur les socles à pieds en griffes, libérés des boccas pulvérisés, ceux qui avaient été des ludions inertes demeuraient debout, sans émotion apparente.

Mais *vivants*, à présent.

Au bout d'un temps indéfini, ils descendirent ensemble de leurs supports et se regardèrent avec une sorte d'étonnement qui, petit à petit, céda la place à l'expression d'une curieuse joie.

Ils se sourirent enfin, comme s'ils se rencontraient pour la première fois et découvraient pourtant qu'entre eux, depuis toujours, existait une complicité tacite, une véritable empathie.

Gênés dans leur empressement par leurs gestes gauches et maladroits, ils fouillèrent dans le laboratoire. Puis ils remontèrent dans le petit salon, sans évidemment faire redescendre le grand panneau-miroir qui dissimulait l'amorce de l'escalier secret. Émerveillés, ils se contemplèrent un moment dans la grande glace accrochée au-dessus de la cheminée.

Avec l'étrange impression de ne pas se reconnaître, tout en commençant à pressentir qui ils étaient vraiment et ce qui leur était arrivé...

Ils continuèrent leurs recherches dans l'hôtel particulier, sans prononcer un mot. Ils se comprenaient en silence. Et ils n'avaient pas un seul instant d'hésitation, car leur familiarité des lieux était intacte. La seule difficulté consistait à maîtriser leurs corps tout neufs.

D'abord, ils trouvèrent des habits qu'ils revêtirent non sans peine. Elle choisit une robe assez simple, qu'elle recouvrit avec le domino de la marquise. Lui s'empara d'un costume de velours noir, identique à celui dans lequel le magicien était mort. Ensuite, chacun compléta sa tenue avec les diverses autres pièces nécessaires. Pour finir, ils fourrèrent de quoi se changer dans un grand sac de canevas, et n'oublièrent point de récupérer au passage le peu que cachait la maison en matière d'espèces sonnantes et trébuchantes.

Puis ils sortirent d'un pas encore chancelant, presque mécanique, pareils à ces automates qui savaient si bien amuser la cour, sous la férule de Monsieur de Vaucanson et d'autres subtils physiciens.

Et ils se perdirent dans la nuit, sans être vus.

A l'aube, Lise se réveilla brusquement, frissonnante de froid, dans les bras de Lucas qui n'avait cessé de l'étreindre. Le cocher dormait encore, et elle le secoua gentiment.

Ils s'arrachèrent à leur rêve heureux, s'inquiétèrent soudain de la marquise, et décidèrent sans enthousiasme de s'aventurer dans la maison où leur maîtresse était entrée des heures plus tôt.

La soubrette et son compagnon la retrouvèrent auprès d'un certain Wollis, une espèce de magicien, de nécromancien même, d'assez sinistre réputation à cause de ses pratiques que l'on disait blasphématoires.

Déchiquetés par des éclats de verre, râlant encore faiblement, la marquise et le sorcier gisaient dans une mare où se mêlaient le sang et un liquide inconnu aux mauvaises teintes verdâtres.

Dans l'heure qui suivit, ils expirèrent sans avoir pu parler, les yeux effroyablement inexpressifs et vides.

L'un à côté de l'autre, le regard fixé droit devant eux, l'homme et la femme marchaient en silence.

Plus ils avançaient, plus leurs pas s'assuraient. Et plus leurs personnalités originelles s'affirmaient en dominatrices de leurs enveloppes charnelles toutes neuves.

En même temps, dans les cerveaux vierges vers lesquels une science mal maîtrisée, aux confins de la magie et du hasard, avait fait par miracle glisser l'essence de leurs êtres, s'accomplissait le délicat éveil qui conduirait à la possession complète du corps par l'esprit.

Le savant Wollis et la marquise de Rocamour finissaient peu à peu de se réincarner. C'était un bien étrange processus aux accents de renaissance, à la lumière croissante de l'aube d'un jour nouveau, sous le ciel tout grand ouvert, aux fontaines vidées de leurs eaux par les orages de la nuit passée. Éclatants de jeunesse et de beauté, ils progressaient vers le soleil levant. Et vers Paris, dont ils avaient machinalement pris la direction dès qu'ils avaient quitté la demeure du magicien.

Inutile de se concerter pour savoir qu'il leur faudrait vite trouver refuge ou asile durable offrant une cachette sûre. Et que choisir, dans un tel dessein, si ce n'était la grande ville ?

Adeline de Rocamour se souvient...

De sa Provence natale, du petit domaine familial qui l'a vue grandir et qu'à tout juste vingt ans, elle a dû vendre après la mort de ses parents. Le vicomte de Rocamour et son épouse n'avaient guère de biens, hors ce modeste castel et les quelques terres environnantes. Comment la jeune Adeline aurait-elle pu assumer l'héritage, à elle seule ? Comment, d'abord, résister à tous ces prétendants fats et insignifiants qui en voulaient uniquement à sa fort séduisante personne et, ne se souciant que de ses charmes, auraient laissé périlcliter ce qui lui appartenait ?

Fortune assez rondelette en bourse, elle a fait son deuil de sa maison chérie et s'en est allée sur la route de Paris, vers la cour de Louis XV le Bien-Aimé. Cela se passait neuf ans plus tôt...

Adeline n'avait rien à craindre et pouvait tout espérer. Elle disposait d'une lettre de recommandation à l'intention de Madame de Pompadour, une missive très élégamment tournée et revêtue de la signature d'un éminent personnage, le Chevalier de Seingalt, auquel son père l'avait présentée en toute innocence quelques mois avant de quitter ce monde. Ah, si elle avait alors su lire entre les lignes, ou dans l'esprit du dénommé Seingalt !

Ce perfide comédien l'a piégée, comme d'un oiseau qui se laisse attirer par le miroir aux alouettes. Elle s'est bien rendue à Versailles, a bien rencontré la favorite du roi, qui l'a volontiers gratifiée d'une place de demoiselle de compagnie, mais il était trop tard. A l'affût dans sa toile, une industrieuse arachne la guettait, lui a sauté dessus au moment propice, et elle a succombé. Qui diable aurait pu résister au vil séducteur appelé, de son vrai nom, Giacomo Casanova ?

Pas plus que toutes les autres, Adeline de Rocamour n'a évité ses gluaux fallacieux de plaisir et d'extase. Elle a bu ses belles paroles, gobé ses promesses dorées, cru à sa fidélité pour la vie. Trop tard, elle a fini par comprendre. La triste comédie a duré moins d'une année.

Pourtant, la crédule fillette de Provence a réussi un exploit hors du commun. Jamais elle n'a cédé et donné au scélérat, souvent très insistant, la fortune qui était la sienne. Oh, elle a bien lâché çà et là quelques dizaines d'écus, mais elle a catégoriquement refusé de lui sacrifier le reste. Telle est peut-être la raison pour laquelle Casanova l'a si malignement rejetée, en prenant soin de lui faire la presse nécessaire à la rendre indésirable en cour.

Souvent, elle a essayé d'imaginer pourquoi le fourbe individu ne s'était pas davantage acharné à lui faire rendre gorge. La réponse à cette question, elle l'a trouvée plus tard. Et, chose étrange, c'est le motif même de ce désintéret qui lui a dessillé les yeux. Le deuxième lièvre après lequel courait le séducteur, du temps même où il ouvrait sa couche à la fiévreuse Adeline, plusieurs nuits chaque semaine.

Casanova n'avait pris dans ses filets la presque sexagénaire marquise d'Urfé ni pour sa beauté, plus que déclore, ni encore moins pour la bagatelle. Encore qu'il avait su payer de sa personne avec talent, afin d'entrer dans les petits papiers de la dame... Veuve depuis près de trente ans, la vieille femme était toquée d'alchimie, d'arts occultes, voire de sorcellerie, au point d'en perdre tout discernement rationnel. Et elle avait encore du bien, beaucoup de bien, même si d'autres s'étaient déjà employés à la plumer copieusement en la prenant à ses propres lubies.

Sous le nez de la marquise déclinante, le diable fait homme avait agité la clochette fêlée de la régénération par triolisme magique. Il *savait* comment la faire accoucher d'un enfant mâle dans lequel elle se réincarnerait aussitôt. Et elle l'avait payé très cher pour cela – ou plutôt, pour l'échec de cette renaissance, après lequel Casanova a fui avec la promptitude d'un rat quittant un navire en train de prendre l'eau.

En permettant à Adeline de rencontrer Madame d'Urfé, quelques mois avant cette escroquerie, le séducteur a offert à la petite Provençale la branche à laquelle elle allait plus tard se raccrocher. Les deux marquises sont devenues de grandes amies, ainsi que peuvent l'être deux femmes bafouées et abandonnées par un parangon d'indélicatesse et de mépris. Deux femmes ayant aussi en commun un désir secret de vengeance, enfoui au plus profond de leur âme.

Madame d'Urfé a ouvert son cœur et son logis à Adeline de Rocamour.

— Cette maison sera toujours la vôtre, ma douce, en quelque occasion que ce soit. Je ne vous demande point d'habiter avec moi, mais juste de venir de temps en temps me tenir compagnie en ces murs tristes.

Elle lui a aussi ouvert l'esprit à la magie. Elle lui a fait connaître nombre de personnages plus ou moins inquiétants qui s'adonnaient aux arts occultes et qui, sans forcément s'annoncer à l'avance, se plaisaient à lui rendre visite. Le comte de Cagliostro, à dire vrai, n'a guère impressionné Adeline. En revanche, elle a frissonné d'une angoisse glacée à chacune de ses confrontations avec l'inquiétant comte de Saint-Germain.

Un jour, Athanase Wollis est arrivé. Fascinant, magnétique, d'une irrésistible force de conviction. Beau ? Jeune ? Fortuné ? Point vraiment... Il avait bien dix ans de plus qu'elle, et n'aurait su rivaliser en grâce avec l'odieux Casanova. Il n'avait nulle fortune matérielle hormis sa grise demeure du vieux Versailles et, sincère, il ne s'en cachait pas. Mais il avait l'esprit – et *quel* esprit ! Sur l'instant, la marquise de Rocamour est tombée folle amoureuse de lui, de ses théories, de son enthousiasme raisonné, de ses recherches patientes et passionnées. Pour lui, elle a tout donné. Il y a eu des joies, des peines, des échecs... Et la nuit dernière, grâce aux fluides éthérés de la comète, est enfin venu le succès.

Adeline se sent heureuse. Comme transfigurée. Son passé est désormais derrière elle. Pourtant, elle n'oubliera point.

L'image lointaine de ses parents se dessine dans son esprit, tandis qu'une onde de tristesse la fait frissonner. Soudain, il lui semble entendre à nouveau la chanson préférée de sa mère.

Alors, Adeline se met à fredonner “ La Rose de l'Absent ”.

*Le beau chevalier était à la guerre...
Le beau chevalier avait dit adieu
A sa bien-aimée, Anne de Beaucaire,
Aux yeux plus profonds que le grand ciel bleu...*

Athanase Wollis se souvient...

De Prague, la cité aux sombres légendes, où il est né et a vécu sa prime enfance. Son père, éminent théologien et philosophe, professait à l'université. Il parlait parfois de choses qui échappaient encore à l'entendement du petit garçon, mais pour lesquelles sa curiosité déjà en éveil grandirait avec l'âge. Changer le plomb en or, créer puis animer la réplique minuscule d'un homme, voilà bien de quoi inciter à rêver et à s'interroger sur l'énigmatique *Ars Magna*.

A dix ans, Athanase a vu mourir sa mère, une femme douce et aimante qui avait toujours souffert d'une constitution fragile. Adieu Prague, adieu l'enfance : ainsi a débuté un long périple qui allait conduire le père et son fils unique à Dilligen, Ingolstadt, Vienne, puis Lyon et enfin Paris. D'une ville à l'autre, le professeur Wollis a multiplié les rencontres et les connaissances éclairées. Le jeune garçon a ainsi pu développer son esprit très vif et déjà brillant, tout en recevant une excellente éducation. Adolescent, il s'est orienté vers des sciences bien plus concrètes que celles dont se préoccupait son père. Mais il nourrissait toujours, au fond de son âme, le germe jadis planté par les premières évocations de l'alchimie.

Hasard ou destinée ? Durant ses années d'université, Athanase Wollis a croisé à maintes reprises le chemin d'un Allemand à peu près de son âge, qui poursuivait un *cursus* purement théologique tout en s'intéressant de près aux phénomènes dits magnétiques. Drôle d'ami que ce Franz-Anton Mesmer, déjà curieux des influences planétaires et cosmiques sur le corps humain...

Le lien tissé par les deux étudiants a perduré sous forme épistolaire, même si chacun creusait avec obstination son sillon dans un sens différent. A Vienne, Mesmer a commencé à élaborer ses théories sur le magnétisme. A Paris, le jeune Wollis est devenu assidu de certains cercles dans lesquels l'avait fait entrer son père, peu avant de décéder. Il a fréquenté Madame d'Urfé et bien d'autres “ souffleuses ” férues d'alchimie, en majorité des dames vieillissantes et caquetantes qui rêvaient de retrouver leur jeunesse lointaine et d'accéder à l'immortalité. Sa rencontre avec le comte de Saint-Germain a été déterminante, car la rumeur racontait que cet homme était effectivement immortel. Mais Wollis, par la confrontation de l'*Ars Magna* et du magnétisme avec la théorie de la préformation, a élaboré une synthèse encore plus décisive.

Un jour, Adeline de Rocamour est entrée dans la vie sentimentale d'Athanase, jusque-là superficielle et plus qu'épisodique. Leur amour immédiat ressemblait fort au catalyseur primordial nécessaire à toute transmutation alchimique. Volontiers, la marquise a placé l'essentiel de sa fortune à disposition de celui qui, pourtant, passait pour œuvrer dans l'occultisme et la magie. Ainsi, Wollis a ainsi pu acquérir le matériel et les substances indispensables aux innombrables expériences qu'il projetait.

Dans la vaste cave de l'hôtel particulier qu'il a acheté à Versailles, grâce à l'héritage légué par son père, Athanase a installé tout un attirail hétéroclite mais répondant à des plans très précis. Première étape, susciter le développement de l'*homoncule*, cette réplique microscopique de l'humain en gestation qui se loge déjà en totalité dans l'œuf, selon la théorie controversée de la préformation de l'être vivant. Deuxième stade, découvrir comment le faire croître jusqu'à la taille adulte, puis le maintenir en état de vie durable. Pour finir, introduire en lui l'étincelle de l'esprit...

Des années ont passé. Chaque tentative, fructueuse ou non, a été un pas sur le chemin que Wollis défrichait en précurseur, et tout au long duquel Adeline de Rocamour l'a accompagné. Elle a douté, par moments, a eu

envie de renoncer, mais elle a toujours repris confiance et espoir par amour pour le *magicien*. Le *nécromant* ou le *sorcier*, aux dires des fâcheux avides de lui faire une sinistre réputation qui lui serait à coup sûr fatale. Mais la marquise a su le protéger grâce aux accointances discrètes qu'elle avait conservées à la cour, en dépit des manigances de Casanova.

Les réincarnations de la terrible nuit précédente tournent une page définitive sur l'histoire antérieure de Wollis. Non, l'archée aux vibrations dynamisées par la comète et sa traînée d'éther lumineuse n'a point ramené, vers les deux corps artificiels, des âmes arrachées à on ne sait quels limbes. C'est tout autre chose qui s'est produit. Peut-être un châtement divin a-t-il ainsi frappé les blasphémateurs qui ont singé l'acte de création... Au fond, Wollis n'a cure de la punition. A dater de maintenant, s'ouvre devant le couple un avenir nouveau, même si nul ne sait de quoi il sera fait.

Soudain, Athanase entend sa compagne qui chante. Et il se met lui aussi à fredonner "La Rose de l'Absent", qu'elle lui a un jour apprise.

*Alors le vaillant, tendant à sa dame
Une rose blanche en gage d'amour,
S'en était allé près de l'oriflamme
De son suzerain, duc de Rocamour...*

Adeline eut un léger frisson à l'énoncé de son patronyme familial, probablement perdu à tout jamais. Mais quelle importance, à dire vrai ?

De mieux en mieux maîtrisées, les voix nouvelles des réincarnés faisaient chorus dans le calme matin d'été et continuaient de dévider, strophe après strophe, la triste ballade venue du fond du Moyen Âge. Aux derniers mots de la chanson, la marquise et le magicien s'arrêtèrent et se tournèrent l'un vers l'autre, admirant une fois encore la lumineuse jeunesse jumelle qui était désormais la leur.

— Ai-je bien deviné où nous nous rendons, Athanase ? interrogea Adeline.

— Oui, très chère... Nous allons chez l'une des très rares personnes capables d'entendre et de croire notre incroyable histoire, répliqua Wollis. Chez notre bonne amie Madame d'Urfé.

Ils avaient eu l'impression de formuler des sons, et de se répondre en même temps par l'esprit. Étrange sensation, sur laquelle ils ne s'attardèrent guère.

La marquise acquiesça avec un sourire enthousiaste, se pencha pour poser un baiser sur les lèvres de son compagnon, puis ils se remirent en route.

De Versailles à l'endroit précis de Paris où résidait la vieille femme toquée d'alchimie et d'arts occultes, à savoir un hôtel particulier du Quai des Théatins jouxtant l'hôtel de Bouillon, il y avait environ cinq lieues à couvrir. A pied, en suivant le chemin choisi par le couple et qui, sur une portion assez longue, traversait la forêt de Meudon, il fallait pour cela compter au total entre cinq et six heures. A condition, évidemment, que nul contretemps fâcheux ne survienne.

Mais que craindre en un matin d'été aussi radieux, aux harmonies de premier jour du monde ? Tout au long de la route déjà parcourue, Adeline et Athanase n'avaient pas croisé âme qui vive. On eût dit que le phénomène céleste avait sidéré humains et animaux, dont aucun ne s'était encore risqué à quitter son refuge nocturne. En entrant dans les bois, la marquise et le magicien avaient eu la sensation de franchir le seuil d'une immense cathédrale à la pénombre smaragdine, où les rayons du soleil encore bas pénétraient en gloires mordorées comme à travers des vitraux aux motifs profanes. De rares trilles d'oiseaux entrecoupaient le silence religieux, il n'y avait pas le moindre souffle de vent, pas le moindre animal pour agiter les feuillages des buissons. La nature commençait tout juste à s'éveiller. Et il était notoire qu'ici, si près de Paris, les loups n'étaient plus à redouter. Depuis longtemps, ils avaient fui les abords de la grande ville, devenus trop dangereux. Alors, qu'eût-il bien pu se produire en ce paisible sanctuaire ?

La compagnie avait élu domicile dans une bâtisse à moitié en ruine, abandonnée par ses anciens propriétaires que la faillite avait acculés au désastre. Ce qui restait de l'ermitage suffisait grandement à assurer le gîte à la bande de huit hommes, composée pour partie de déserteurs de divers corps d'armée, pour partie de truands qui avaient opté pour la relative liberté de la vie sauvage après leur sortie des geôles du Grand-Châtelet ou d'autres prisons de France.

Les soldats avaient renoncé à servir pour diverses raisons. Trois d'entre eux avaient survécu à la Guerre de Sept Ans, écœurés par tant de barbarie. A leur retour, avaient découvert qu'ils avaient tout perdu de leurs maigres biens et de leurs familles. Le plus gradé de ces déserteurs, surnommé La Prusse, faisait office de chef pour toute la bande. Un autre, à peine âgé de vingt ans, s'était vu confronté à l'horreur assassine qui avait sévi jusqu'à l'an de grâce 1767 en Gévaudan, où il avait bien failli finir taillé en pièces par la Bête. Qu'avaient-ils eu pour récompense de leur courage, tous autant qu'ils étaient ? Rien, excepté mépris et indifférence...

Les quatre malandrins avec lesquels ils s'étaient acoquinés venaient de régions différentes. Bandit des Ardennes, détrousseur des Alpes, routier de l'Aubrac et contrebandier des Pyrénées, ils s'étaient fait arrêter un jour ou l'autre, avaient échappé par miracle à la corde mais étaient restés quelques années à croupir dans des culs de basse-fosse tous plus sordides les uns que les autres.

L'association des huit résultait du désespoir et de la misère, mais elle reposait avant tout sur la discrétion absolue prônée par l'adage populaire "Pas vus, pas pris". Si nécessaire, ils se hasardaient à deux ou trois jusqu'aux villages proches pour y commettre des rapines nocturnes et refaire leurs réserves de provisions. Et à l'occasion, ils n'hésitaient pas à dépouiller des voyageurs à pied dont le chemin malheureux les amenait à s'aventurer sur leur territoire. En général, ils se contentaient de peu, et les bois généreux leur offraient l'indispensable. De sorte que leurs vrais méfaits, finalement rares, ne justifiaient de mobiliser ni prévôté, ni troupe armée pour y mettre un terme brutal.

La nuit d'avant, ils avaient fort peu dormi, saisis d'une terreur superstitieuse tandis qu'un astre flamboyant surgit des ténèbres traversant le ciel. C'était à coup sûr le sinistre présage de catastrophes et de drames imminents. Dès l'aube, ils s'étaient risqués en tremblant jusqu'aux limites de la forêt, afin de voir si le monde alentour était toujours là. Une fois rassurés, ils étaient partis pour une de ces séances de cueillette et de braconnage dont ils étaient coutumiers.

Le plus madré de la bande, préposé à la chasse, venait tout juste d'attraper un magnifique lièvre quand retentit l'appel de la huppe, signal par lequel le guetteur annonçait l'arrivée d'intrus sur le territoire de la compagnie.

Moins de cinq minutes plus tard, furtifs comme des ombres, les huit brigands se glissaient à l'affût derrière les arbres bordant le chemin qui longeait le grand étang.

— Et si le feu du ciel nous avait envoyé une chance ? souffla Toine le Torse, le rescapé du Gévaudan.

— Cause toujours, gamin... grimaça La Prusse. Le ciel, il y a belle lurette qu'il nous a oubliés !

— Pas sûr, objecta celui qui avait repéré les proies. Je crois que le butin sera bon. Ces deux-là me semblent vêtus comme un seigneur et sa dame. Et lui, il porte un bagage...

— Ils vont regretter d'être allés se conter fleurette au bois dès l'aurore ! railla l'un des autres soldats.

— La ferme ! cracha le chef de la compagnie. Plus un mot ni un geste, à présent. Ensuite, à mon commandement, arme au poing, et sus à la noblesse !

L'attaque avait été d'une brutalité inouïe. Comme s'ils avaient été perdus dans les brumes d'un songe profond, l'homme et la femme avaient vu surgir la bande de malandrins sans montrer la moindre réaction. Puis leurs yeux s'étaient agrandis, leurs bouches arrondies, mais ils n'avaient pas bougé pour autant. Soudain, les détrousseurs avaient eu l'impression de se ruer sur des statues. Et, loin de les forcer à la clémence, cette immobilité aux accents d'indifférence lointaine avait attisé leur avidité meurtrière.

Sept des brigands s'étaient jetés sur leurs victimes, les menaçant à grands moulinets de leurs épées et de leurs sabres aux lames ébréchées. Les deux malheureux n'avaient pas esquissé le moindre geste de défense, comme s'ils avaient su que la partie était perdue d'avance. Et ils s'étaient abattus tout d'un bloc, tels des arbres que l'on coupe.

Ruiselants de sang, le cœur transpercé par la rapière de La Prusse.

Toine le Torse n'avait pas participé à cette agression sauvage. Lui, il n'aurait pas agi de la sorte. Il aurait discuté, pour tenter d'obtenir autrement la bourse et les biens de ces gens. Mais il n'était pas le chef de la bande, loin s'en fallait. A plusieurs reprises, il avait même déjà songé à s'en aller. Là, pour que les autres ne lui tiennent pas rigueur d'être resté à l'écart, il lui suffirait de dire qu'il faisait le guet.

Mal à l'aise, il s'approcha enfin du cercle que formaient ses compagnons de misère autour du couple assassiné. L'homme et la femme avaient déjà été dévêtus de la tête aux pieds. Ils gisaient nus comme au premier jour dans la poussière du chemin, leurs habits lacérés et imbibés de sang entassés non loin d'eux. Lorsque Toine put les regarder de près, l'horreur glacée qui le submergea était pire que celle dont l'avait jadis frappé l'apparition infernale de la Bête.

La femme était belle, de cette beauté classique des tableaux où l'on voyait la Sainte Vierge. Elle avait un visage au nez charmant un peu retroussé, auréolé de boucles blondes, des dents éclatantes, un corps potelé dont les formes pleines appelaient à l'amour. L'homme était grand, bien taillé, les cheveux blonds coupés très court. On eût dit un frère et une sœur. Leurs yeux béants, ouverts sur l'au-delà, étaient du même bleu vert piqueté de paillettes d'or.

Nous avons assassiné des anges... songea Toine, frissonnant, la gorge nouée par un sanglot muet, en se baissant pour clore les paupières des morts. *Cela ne va pas nous porter chance...*

Il se redressa et esquissa un rapide signe de croix, à l'insu de ses camarades.

— Cent écus et des atours de nobles, clama soudain la voix de La Prusse.

— J'avais raison, se vanta le guetteur. La chasse a été bonne, ce matin !

— Mais faut pas traîner, les gars, reprit le chef. Gamin, va chercher de la corde et récupère deux grosses pierres. On va jeter les cadavres dans l'étang.

— Dommage d'avoir occis la femme, regretta l'un des soldats. On aurait tous pu passer un bon moment avec elle !

— Et on aurait été incapables de s'en débarrasser ensuite, c'est ça, grommela La Prusse. Les sentiments, on sait où ça peut mener... Tu nous vois garder avec nous une prisonnière de ce genre ?

— On n'aurait jamais pu lui faire confiance, ajouta le détrousseur des Alpes. T'as qu'à regarder Toine. Elle l'aurait enjominé un jour ou l'autre, ils auraient filé en douce, et fini par nous dénoncer à la prévôté.

— Y a là de quoi se payer quelques ribaudes, déclara l'Ardennais. On ira à Chaville chacun à notre tour ou deux par deux, en nous habillant avec les frusques du seigneur, et ce sera la fête !

La Prusse éclata d'un gros rire.

— Ça vaudra mieux que lutiner les idiots de village dans les buissons, c'est sûr, compléta le routier de l'Aubrac. Au moins, les filles de joie, elles comprennent ce qui leur arrive.

— Et elles montrent qu'elles apprécient, grinça le Pyrénéen, l'œil lubrique. Surtout les Espagnoles.

— En attendant, donnez un coup de main à Toine, intima sèchement La Prusse. Plus tôt on balance les cadavres à l'eau, mieux ce sera...

L'affaire fut réglée en moins d'une demi-heure. Lestés comme il le fallait, les corps magnifiques du couple assassiné s'enfoncèrent bien vite dans l'étang, à un endroit où l'on savait que la profondeur était plus que suffisante.

Toine les regarda disparaître à jamais avec des larmes au coin des yeux. Puis il s'ébroua et se hâta de rejoindre la troupe qui repartait avec entrain vers l'ermitage en ruine.

La luminosité ambiante était d'un vert sombre. Le silence alentour était total. De temps à autre, une caresse fugitive leur courait sur la peau. Lorsqu'ils entrouvrirent la bouche, ce ne fut pas de l'air qui entra.

Mais de l'eau. Et cela ne les gêna pas.

Ils flottaient tous deux au sein de l'élément liquide. Ni froid, ni chaud. La température leur était indifférente. De timides rayons de clarté jouaient de tous côtés, tremblants et mordorés.

Simultanément, ils se rappelèrent.

La forêt de Meudon, le chemin qui longeait le grand étang, la horde sauvage qui s'était ruée sur eux. Les armes brandies, les lames qui transpercent, le sang qui coule, le cœur qui cesse de battre, les ténèbres de la nuit ultime...

Wollis bougea légèrement et vit la marquise. Elle se tourna elle aussi, et découvrit son compagnon. L'un et l'autre étaient nus.

— *On nous a tués...*

— *Nous sommes morts...*

— *On nous a jetés à l'eau...*

— *Quelque chose s'agrippe à ma cheville et me tire vers le bas...*

— *Moi aussi...*

— *Ces caresses sur nos corps... Des herbes aquatiques et des poissons...*

— *Nous flottons au fond de l'étang... Et nous sommes vivants !*

— *Je t'entends...*

— *Je te comprends...*

— *Mais nous ne nous parlons pas !*

— *Ce sont nos esprits qui se parlent !*

— *Tes blessures... Ton sang... Tout s'est effacé !*

— *Mon cœur s'est remis à battre...*

— *Quel est ce miracle, Athanase ?*

Le magicien réfléchit un moment.

— *Ils nous ont tués, ils nous ont dépouillés, Adeline, mais nous revivons... Nous avons ressuscité... Et nous n'avons plus besoin de mots pour nous entendre...*

— *Libérons-nous... Et vengeons-nous !* répliqua la marquise, d'une voix muette soudain aussi cassante que du verre.

— *Ils vont regretter à tout jamais d'avoir porté la main sur nous !* éclata Wollis tout en s'attaquant à la corde grossière qui enserrait la cheville de sa compagne.

Quelques instants plus tard, main dans la main, ils remontaient vers la surface.

Toine le Torse était revenu au bord de l'étang.

— Tu ferais bien d'aller vérifier que tes nœuds étaient solides, lui avait enjoint La Prusse une heure après le retour à l'ermitage.

— Pas la peine, je sais ce que j'ai fait, avait objecté le rescapé du Gévaudan.

Mais il s'était exécuté, pour ne pas s'attirer les foudres de ses comparses.

Il fixait le vaste miroir auquel le soleil, presque au zénith, arrachait des étincelles de lumière dansante. Et il songeait toujours avec amertume aux anges assassinés.

Soudain, en deux points tout proches l'un de l'autre, des remous agitèrent la surface immobile.

Deux têtes apparurent.

Puis l'homme et la femme surgirent de l'eau. Debout, comme supportés par une invisible plate-forme. Rayonnants de beauté, de jeunesse et de vie. Ils se tenaient par la main et souriaient.

Plus aucune blessure n'entailait leur peau. Toute trace de sang s'était effacée.

— Seigneur Dieu... balbutia Toine en se jetant à genoux face à cette improbable apparition. Vierge Marie... Protégez-moi !

Le couple planait dans les airs, à un pied ou deux au-dessus de l'étang. Sans esquisser le moindre pas, il s'approcha de la rive. Et du malandrin, pétrifié par une terreur quasi religieuse.

— Il n'a pas porté la main sur nous, déclara l'homme.

— Ce sont les autres qui devront payer ! confirma la femme.

Leur sourire s'était mué en une grimace cruelle.

Toine se releva d'un bond, s'élança en hurlant tel un dément en direction de l'ermitage.

Les ressuscités le suivirent, volant sur ses traces.

Toute la compagnie fut soudain sur le pied de guerre. Les cris de Toine avaient tiré les détrousseurs de leur discussion acharnée sur l'utilisation du formidable butin de leur double crime matinal.

— Les anges sont revenus d'entre les morts ! Les anges arrivent pour nous tuer ! vociférait le gamin en hoquetant, la voix cassée tant il courait comme un possédé. Sortez vite ! Sortez tous !

— Il est fou ! éructa La Prusse. Je vous l'avais bien dit, il ne fallait pas le garder avec nous...

— Il a raison ! jeta le chasseur qui, le premier, s'était avancé jusqu'au seuil de la porte fracassée. Aux armes, la compagnie !

En un éclair, tous les brigands furent dehors, épées et sabres au poing. Le chef de la bande n'eut pas le temps d'écarter sa rapière, sur laquelle le malheureux Toine vint s'embrocher sans avoir pu dévier de sa course.

Hélas, personne ne prêta attention à sa brève agonie. Tous les autres n'avaient d'yeux que pour l'homme et la femme qui s'avançaient sur eux, flottant au-dessus du sol.

C'étaient bien leurs victimes de tout à l'heure, mais diaboliquement vivantes, et le corps intact. Et ces monstres ricanants volaient dans les airs...

— Des démons ! hurla La Prusse. Le soleil de Satan a ouvert l'enfer pour nous punir !

L'homme plongea soudain sur lui, jambes tendues à l'horizontale. Avec une terrible violence, ses pieds heurtèrent en pleine poitrine le malandrin dont les côtes se rompirent, tandis que son cœur éclatait littéralement.

La femme régla son compte au chasseur. Il s'abattit comme une masse, mort sur le coup.

Le routier de l'Aubrac frappa d'estoc, entailla le bras de l'homme toujours suspendu en l'air et dont l'autre main s'était refermée sur sa gorge. Juste avant de trépasser, le contrebandier des Pyrénées vit la blessure se refermer...

La nuque brisée, le guetteur s'effondra à son tour. Il avait eu beau plonger sa rapière dans le ventre de la femme, c'était cette diablesse qui l'avait tué.

En moins de deux minutes, les trois derniers assassins mordirent la poussière sans avoir pu tenter quelque parade que ce soit.

La compagnie avait payé pour son double crime.

Adeline de Rocamour et Athanase Wollis posèrent pied à terre. Muets de stupeur, ils prirent lentement la mesure de leur foudroyante vengeance.

La marquise s'approcha de Toine le Torse et lui ferma les paupières.

— Il méritait d'être sauvé, lui... lâcha-t-elle d'une voix tremblante.

— Nous n'y pouvons plus rien changer, déplora à son tour Wollis. Il est mort à cause de nous, mais ce n'est pas nous qui l'avons tué... Oublions tout cela. Nous n'avons pas d'autre choix. Leur avions-nous demandé de nous assassiner, très chère ?

— Certes point. Mais que nous arrive-t-il vraiment, Athanase ? ajouta avec angoisse la jeune femme. Comment... et pourquoi avons-nous ainsi riposté ? Serions-nous pour ainsi dire devenus des dieux qui ont oublié la pitié ?

— Des dieux vengeurs... Invulnérables aux blessures, doués de lévitation et d'une force surhumaine, capables de nous comprendre par le seul biais de l'esprit... récapitula à grand-peine le magicien. Cela peut nous rapprocher de la divinité, je te le concède. Mais pour combien de temps ces dons nous seront-ils accordés, par le ciel ou par l'enfer ?

— Est-ce à cause de la comète ? L'avais-tu lu dans l'un de tes grimoires occultes ?

— Non...

— Saint-Germain en avait-il idée, lui ?

— Non plus... Je ne comprends pas.

— Que faisons-nous, alors ?

— Rien d'autre que ce que nous avons déjà prévu. Nous allons récupérer notre bien, revêtir des habits que nous avons emportés par précaution, et nous repartons vers notre but premier. Tant que nous ne saurons pas pour quelle durée nous bénéficierons de ces talents miraculeux, nous ne devons rien changer à nos plans.

— Alors, ne tardons plus, mon ami. A pied, nous arriverons en fin de journée. Sauf si...

Adeline marqua une hésitation, puis se lança.

— Sauf si nous volons !

— Non, pas question ! Imagine que quelqu'un nous voie... répliqua Wollis. Nous allons être contraints de redoubler de prudence. Habillons-nous et partons, à présent.

— Attends, lâcha la jeune femme en saisissant le bras de son compagnon. Je dois t'avouer quelque chose de déplacé, après ce qui vient de se produire. J'ai tout à coup très faim. Et toi ?

— Si fait, moi aussi, confirma Athanase en opinant du chef. Mais il est vrai que nous n'avons rien mangé depuis le souper d'hier soir... Seulement, qu'allons-nous bien pouvoir glaner par ici ?

Sans un regard pour les cadavres des malandrins qu'ils avaient terrassés, le couple s'aventura à l'intérieur de cette bauge infâme que les détrousseurs avaient adoptée pour tanière. Un tour rapide des lieux leur révéla qu'il n'y avait quasiment rien à se mettre sous la dent. Si les brigands avaient des réserves, elles étaient ailleurs, dans une autre pièce.

Au même instant, la marquise et le magicien aperçurent le gros lièvre qui gisait près de la cheminée à demi fracassée, où une marmite vide plus que culottée trônait au-dessus de braises refroidies.

L'animal, encore chaud, avait dû être attrapé et tué le matin même. Avec une férocité aussi soudaine que cruelle, les deux réincarnés s'emparèrent de la pièce de gibier. Wollis ramassa un couteau, trancha les extrémités des pattes du lièvre puis, aidé de la marquise, le dépouilla et le vida en un tournemain avant de l'écarteler. Tels des carnassiers, Adeline et Athanase attaquèrent la viande crue à belles dents, sans se soucier du sang qui leur dégoulinait sur le corps en épais ruisseaux de pourpre. Ils dévorèrent leur proie avec une délectation sauvage, sentant leurs forces se reconstituer au fur et à mesure de cette prédation qui ne les révolta pas un seul instant.

Leur festin terminé, ils s'élancèrent dans les airs en direction du grand étang et plongèrent dans l'eau fraîche comme deux oiseaux pêcheurs. Ils s'y ébattirent quelques minutes, se lavèrent du sang du lièvre dont ils s'étaient repus, se transportèrent en un autre endroit où l'onde était demeurée pure et burent de longues gorgées pour étancher leur soif. Ils se contemplèrent, s'admirèrent, sentent les frissons du désir monter soudain en eux, mais se ressaisirent bien vite.

Pas ici... Pas maintenant... pensèrent-ils comme un seul esprit. *L'horreur est trop proche...*

Un quart d'heure plus tard, ils ressortirent du sinistre ermitage, proprement vêtus des habits de rechange contenus dans leur bagage, que les brigands avaient tout juste eu le loisir de fouiller. Les cent écus d'or étaient toujours là, dans leur bourse de cuir.

Le pas sûr et presque sautillant, les deux élégants tournèrent définitivement le dos à la bâtisse en ruine et reprirent leur marche vers Paris.

A SUIVRE...